

«... אָנֹכִי... Qui suis-je ?»

Ce sont les premiers mots que prononce Moché Rabbénou lorsque Hakadoch Baroukh Hou se révèle à lui, au buisson ardent, pour lui demander d'aller sauver le peuple d'Israël. « Qui suis-je ? » C'est par cette question que s'ouvre la parole de Moché. Et c'est par cette question que s'ouvre aussi notre exploration: pour quelle raison Hakadoch Baroukh Hou a-t-il choisi Moché ?

Moché se présente à nous par un « qui suis-je ? ». Ces mots-là ne nous quitteront plus jusqu'à la fin de la Torah, jusqu'à Devarim. Ses dernières paroles seront ce verset lumineux: « אָשָׁר־בְּנֵי־יִשְׂרָאֵל... » Bienheureux Israël... un peuple protégé... Mais les premières, elles, sont « אָנֹכִי ». Qui suis-je ?

Alors qui est Moché ? Qui est Moché, et pour quelle raison a-t-il mérité de devenir Rabbénou, notre Rav, le Rav de tous, le Rav de tous les Juifs dans toute l'histoire d'Israël ?

Quel que soit notre niveau de pratique, que l'on soit séfarade, hassid, que l'on vive en Israël ou que l'on n'y vive pas encore, Moché Rabbénou fait l'unanimité. Il a unifié la totalité du peuple juif. Il est, et restera, Rabbénou. Il est donc essentiel de comprendre ce qui le caractérise : qu'est-ce que cet « אָנֹכִי » de Moché, ce « אָנֹכִי » de Moché, qui a fait de lui Rabbénou ?

Ce que l'on sait de Moché commence dans l'ombre des décrets les plus cruels contre les בְּנֵי־יִשְׂרָאֵל. Caché par sa mère, puis placé dans une corbeille sur le Nil, il est sauvé miraculeusement par Batya, la fille de Pharaon, qui l'adopte et lui donne son nom: Moché - « tiré des eaux ». Il grandit, et la Torah, en quelques versets à peine, choisit de nous donner l'essentiel, comme si elle disait: voilà ce qu'il faut regarder pour comprendre pourquoi cet homme sera choisi.

« בְּנֵי־יִשְׂרָאֵל » il grandit. Il est jeune homme.

« בְּנֵי־יִשְׂרָאֵל » il sort vers ses frères. Il sait qu'il est hébreu. Il sait qu'il a été adopté. Il sort.

Il aurait pu rester à l'abri, au calme, dans la douceur du palais doré. Il aurait pu se laisser porter par le destin de puissance que l'Égypte lui offrait : disent les commentateurs, il était déjà fort,

déjà impressionnant, déjà doté de qualités intellectuelles extraordinaires.

Mais il sort. Et il voit.

Il voit l'insupportable: l'opresseur et l'opprimé. Il voit un Égyptien en train de frapper un Hébreu. Il voit la violence brute, la domination, l'humiliation. Et il s'interpose.

« נִזְנַת פָּה בְּנֵי־יִשְׂרָאֵל... אֵין אִישׁ » il se tourne de part et d'autre et il voit qu'il n'y a personne. Alors il prend la défense de l'Hébreu, tue l'Égyptien et l'enfouit dans le sol.

Et pourtant, dès le lendemain, cela se sait. Alors comment entendre « il n'y a personne » ?

Le Rabbi de Loubavitch ouvre ici une lecture décisive: il ne s'agit pas d'un constat de solitude au sens matériel. Il s'agit d'un constat de solitude au sens moral. Il n'y avait personne pour réagir. Personne pour s'interposer. Personne pour dire: « Cela n'aura pas lieu. »

Chacun se tait. Chacun attend l'autre. Chacun se protège : « Ce n'est pas mes affaires. » « Je vais être mêlé à quelque chose. » « On m'en voudra. » « Pour qui je vais passer ? » Dans un groupe, dans une foule, dans une institution, la passivité devient facile et la parole devient un danger.

Or Moché appartient à deux mondes: il a grandi dans le monde égyptien, et il se tourne vers le monde des Hébreux. Et malgré tout, il trouve en lui la force de dire : non. Non à l'injustice. Non à la maltraitance. Non à l'usage du pouvoir pour écraser.

C'est l'écho direct des mots de nos Sages: « בְּנֵי־יִשְׂרָאֵל לְהִקְרָבָה אִישׁ אֵין אִישׁ » là où il n'y a pas d'homme, efforce-toi d'être un homme.

Moché voit « אֵין אִישׁ », personne ne réagit. Et il décide d'être « אִישׁ אִישׁ ».

Il a grandi dans un monde de castes: dominants et dominés, puissants et esclaves. Mais là, ce qu'il voit dépasse le simple ordre social: c'est l'agression, la brutalité, la violence indigne. Et il réagit quitte à y laisser sa vie.

Et cette scène n'appartient pas seulement à l'Égypte ancienne. Elle traverse l'école, le travail, les institutions, les familles: voir quelque chose

d'immoral, d'injuste, et s'empêcher de parler. En fait, on a peur d'être mal vu, on craint d'être accusé d'orgueil, on ne veut pas « faire de vagues». On préfère rester dans sa zone de confort.

Mais lorsqu'on ose parler, lorsqu'on ose nommer l'inacceptable, un mouvement intérieur se met en marche: c'est la route de la guéoula. Et lorsqu'on étouffe la voix intérieure, lorsqu'on neutralise la boussole morale, c'est la galout qui gagne l'exil, même au milieu des autres.

Le Rav Jacobson lit dans cette première action de Moché une fondation: le courage de condamner ce qui doit être condamné, même lorsque le groupe voudrait étouffer. Dans tant d'institutions, lorsqu'une faute grave se produit, la tentation est de protéger le système: « Ne fais pas honte. Ne dis pas ce que personne ne veut entendre. Protège l'institution. Protège le fonctionnement. Cela a toujours été comme ça. Ça retombera sur toi. » Il parle même d'institutions orthodoxes, ultra-orthodoxes, où des abus peuvent exister, et où des voix qui voudraient dénoncer sont réduites au silence. Ce qui est vrai là-bas est vrai ici : aux États-Unis, en France, en Israël, ailleurs. Le même mécanisme. Le même étouffement.

Or Moché Rabbénou est celui qui refuse la passivité devant l'injustice. C'est la première chose que la Torah nous dit de lui. Et c'est pour cela qu'il devient poursuivi, recherché, menacé: Pharaon veut le tuer, et Moché doit fuir.

Mais ce n'est pas un épisode isolé: c'est un fil directeur.

Le lendemain, Moché voit deux Hébreux en conflit. Il s'interpose à nouveau. Et les premiers mots que la Torah met dans sa bouche sont un cri de conscience :

« ?נָאָתָּה תְּבִיאָתָּהָנָאָתָּה » Pourquoi frappes-tu ton prochain? Pourquoi l'agression ? Pourquoi la violence ? Comment l'humanité se retire-t-elle au point de laisser l'animalité gouverner ?

Il s'interpose encore. Il est incompris. Il est rejeté. Il comprend que le danger est désormais sur lui. Il fuit en Midian.

Et là, encore une fois, il se lève.

Le 'Hatam Sofer souligne les trois scènes où Moché s'interpose:

- un Égyptien contre un Hébreu ;
- deux Hébreux entre eux ;
- des bergers midianites agressant les filles de Yitro, midianites également.

Sept filles viennent abreuver le troupeau. Les bergers les chassent, les agressent.

Et Moché : « יְלַעֲגֵל וְלַעֲגֵל מִקְרָב » il se lève et les sauve.

Ici, il n'y a plus aucun « lien naturel » : ni frère, ni camp, ni peuple.

Seulement des inconnus contre des inconnues. Moché, étranger en terre étrangère, s'interpose immédiatement.

Ces trois histoires révèlent en fait l'essence de Moché.

La première pourrait s'expliquer: défendre un Hébreu, c'est défendre « les siens ».

La deuxième exige déjà plus : intervenir au sein même du peuple, là où l'on préfère souvent ne rien voir, ne rien dire.

La troisième enlève toute excuse: il n'y a plus d'appartenance possible. Et pourtant il se lève. Parce que l'injustice, pour lui, n'est pas une affaire de clan. C'est une obligation intérieure.

Et c'est tout ce que la Torah choisit de raconter de Moché avant le buisson ardent.

Alors vient « אָנֹכִי » : qui suis-je ?

Rav Sacks dit: ce n'est pas seulement l'humilité de celui qui dit « je ne suis personne ». C'est une question d'identité.

Qui suis-je, au fond ?

J'ai un nom égyptien: Moché.

J'ai une mère adoptive égyptienne: Batya.

J'ai grandi dans la sagesse égyptienne.

Je suis hébreu, mais je n'ai pas grandi parmi les Hébreux.

Je vis en Midian depuis des décennies, marié à Tsipora, père de Guerchom et le nom même de mon fils dit: « je suis étranger ici ».

Partout, Moché est différent. Parmi les Midianites, il est différent. Parmi les Égyptiens, il est

différent. Parmi les Hébreux aussi, il est différent. Et précisément parce qu'il n'est pas « enfermé » dans une appartenance totale, il peut devenir Rabbénou pas le Rav d'un groupe, mais le Rav de tous.

La psychologie sociale nommera plus tard la puissance du « groupe d'appartenance ». Les expériences de Milgram sur la soumission à l'autorité, et celle de Stanford sur les rôles, ont montré combien l'homme peut se plier au cadre, au système, au regard du groupe. Et en même temps, le besoin d'appartenir est fondamental: dans la pyramide de Maslow, c'est le troisième besoin.

Mais ce besoin ne doit jamais étouffer la boussole morale. Il ne doit jamais étouffer l'exigence éthique. Il faut pouvoir interroger son propre groupe: est-ce juste, ou non ? Est-ce humain, ou non ?

Et là se tient la singularité de Moché: ne pas être prisonnier d'un club, d'une élite, d'un mouvement, d'une institution. Écouter l'intérieur la boussole morale plutôt que la pression du cadre, plutôt que le poids de l'autorité, plutôt que l'hypnose de l'appartenance. C'est cela qui lui permettra de porter ensuite toute l'âme d'Israël.

« נָאָנָה » : l'homme debout, vertical. L'homme en progression. L'homme qui se remet en question. Et il est frappant de constater qu'Hachem ne répond pas à « נָאָנָה יְהוָה » en donnant une définition. Il ne lui donne pas une étiquette. Il lui donne une présence: « Je serai avec toi. » Comme si l'identité de Moché était précisément de rester en question, de rester ouvert, de rester en mouvement.

C'est d'ailleurs cette disposition intérieure qui lui permet d'entendre l'appel au buisson ardent. Un buisson brûle et ne se consume pas: combien auraient continué leur route? Mais Moché s'arrête. Il observe. Il regarde vraiment. Il est mitbonen. Il s'interroge sur tout ce qu'il observe. Rien n'est automatique, rien n'est « normal », rien n'est acquis.

« נִירָא אֶלְקָנָם כִּי קָרְאָתָה » Hachem vit qu'il s'était écarté pour voir.

Moché s'est écarté pour voir ses frères. Il s'est écarté pour voir la souffrance. Il s'est écarté pour voir la violence. Il s'est écarté pour voir l'injustice et pour ne pas laisser la conscience se rendormir. À nouveau, il s'écarte pour observer un phénomène étrange.

« נָאָנָה » ne se referme pas sur Moché seulement. Cette question devient une identité transmise: vivre en se demandant « qui suis-je ? » pour ne pas se claquemurer dans un groupe, pour ne pas laisser l'appartenance tuer l'écoute, pour ne pas laisser l'institution étouffer la vérité.

En effet, suivre aveuglément la route tracée par ceux auxquels on appartient est dangereux.

Depuis le retour d'Israël sur sa terre, le peuple juif se cloisonne dans des migzarim ces compartiments: ultra-orthodoxes, dati leoumi, sionistes, hassidim, laïques de droite, laïques de gauche... Cloisonnements qui divisent et qui excluent. On en oublie qu'il existe Rabbénou, celui qui entend, celui qui porte, celui qui sait être la voix dissidente quand tout le monde se tait.

Dans cette même ligne, le courage d'une voix différente surgit parfois au prix de la condamnation sociale comme avec l'exemple d'Arthur et du livre qu'il a sorti: quand la bien-pensance réclame le silence, quand les mots se retournent, quand la boussole morale disparaît, il faut une force rare pour continuer à dire ce qui est juste.

Et dans « יְהוָה », une autre lecture s'ouvre: « יְהוָה » comme « יְהָה », les mêmes lettres. « יְהָה » vaut 50. 50 : dépasser 49, les 49 jours du Omer, puis le 50e jour où l'on reçoit la Torah.

50: les 50 portes de בַּיִתָּה, les 50 niveaux de compréhension.

Le « יְהוָה » de Moché est alors un chiffre d'ouverture, de dépassement, d'infini : la capacité d'aller au-delà du naturel, au-delà du réflexe, au-delà du groupe.

Ce chiffre 50 qui apparaît telle une identité de mouvement me fait aussi sourire, car bH, cette semaine, j'ai fêté mes 50 ans (en date civile ; en date hébraïque, cela tombera le טבש ה). 50 comme un saut, une traversée, une entrée dans le monde de טבש.

Je lis « אָנֹכִי מְלֵךְ » et me dis que nous devons entendre profondément cet appel constant à dépasser le cadre, à ne pas s'y enfermer.

Cela nécessite une introspection constante. C'est ce que fait Moché avant de s'interposer.

« אָנֹכִי מְלֵךְ ». Au niveau métaphorique, Moché se tourne vers deux identités: Égypte et Hébreu, prince et esclave, dominant et dominé. Il est pris entre deux mondes, entre deux loyautés, entre deux réalités qui se mêlent en lui. Et combien de fois cette tension existe en nous: vouloir faire allégeance à deux identités, à deux univers, à deux cercles, et ne pas savoir où se tourner.

« אָנֹכִי מְלֵךְ » devient alors une question intime: où est « l'homme » en moi ? Où est ma consistance ? Où est ma colonne vertébrale ? Quel est mon moteur principal ?

Quand il n'y a pas d'« אָנֹכִי », on suit. On suit le groupe. On suit la foule. On suit la peur. Et la tragédie commence là: vivre sans ce travail de vérité, sans cette question.

Alors « אָנֹכִי מְלֵךְ » peut aussi se lire : frapper l'Égyptien intérieur, enterrer ce qui, en soi, voudrait choisir le confort du palais plutôt que la vérité du bien. Ce n'est pas nier son histoire. C'est choisir son devenir.

Et ces « moments de vérité » reviennent dans chaque époque. Ils reviennent dans les universités, chez des jeunes femmes juives qui se demandent s'il vaut mieux cacher son identité, choisir un camp, se taire, ou au contraire dire haut et fort qui l'on est et lutter pour la voix de la boussole morale. Ils reviennent dans les familles, dans les belles-familles, dans les cercles sociaux, dans les mondes religieux, dans les mondes politiques, dans toutes ces identités multiples qui nous traversent.

Dans le même ordre d'idée, une personne issue d'un milieu ultra-orthodoxe qui voit en Israël des manifestations, des הפגנות, un הילול, des jeunes mis en danger, et qui doit décider : est-ce que je me tais parce que c'est « mon groupe », ou est-ce que j'ose interroger, oser dire que quelque chose est moralement inacceptable, même si cela dérange ? Sans même entrer ici dans les raisons

politiques ou sociologiques, l'appartenance ne dispense jamais de l'exigence éthique.

La voix intérieure ne peut pas être étouffée. L'injustice ne peut pas être regardée sans tremblement. L'homme n'a pas le droit d'être passif lorsque le mal se déploie.

À l'époque de Moché, avant le don de la Torah, la boussole morale était l'unique phare. Aujourd'hui, la Torah est cette boussole absolue. Ce n'est ni l'institution, ni le système, ni le groupe d'appartenance qui décide du juste: c'est la Torah. Et dans certaines situations, les mots de la Torah sont clairs.

Je sais ô combien ces paroles sont sensibles et subtiles. Je prie que mes mots soient compris de façon juste. Que nous soyons dignes de la Torah de Moché Rabbénou. Que nous sachions faire le choix de la גאולת, et non celui de la גלות car, au fond, quand on se tait devant l'injustice, on reste du côté de l'exil ; et quand on a le courage de parler, de s'interposer, on marche du côté de la délivrance.

Moché n'a pas été choisi parce qu'il était puissant. Il n'a pas été choisi parce qu'il était « du bon camp ».

Il a été choisi parce qu'il s'est arrêté pour voir, parce qu'il s'est levé pour sauver, parce qu'il a écouté la voix intérieure de la justice, parce qu'il a refusé l'indifférence, parce qu'il a su vivre « אָנֹכִי » comme une interrogation permanente, une verticalité d'homme debout.

Que nous soyons dignes de sa Torah, de sa voix, de sa boussole.

Et que nous sachions, nous aussi, sortir de la passivité, refuser l'étouffement, écouter ce point intérieur ce ייצוּן לְוַקֵּח qui nous indique le juste.

**Amen ! Shabat Shalom !**

Mariacha Draï

SCANNEZ MOI !

